

Dossier : La querelle du panthéisme

Mot de présentation

Par la publication en septembre 1785 de ses *Lettres sur la doctrine de Spinoza*, F. H. Jacobi donnait le coup d'envoi à ce qu'il est convenu d'appeler la « Querelle du panthéisme ». En effet, les révélations contenues dans ce texte eurent l'effet d'une bombe : Jacobi y relate une conversation qu'il aurait eue avec Lessing, figure emblématique des Lumières allemandes, et au cours de laquelle ce dernier lui aurait avoué son adhésion au spinozisme. En vérité, cette indiscretion de la part de Jacobi était préméditée dans la mesure où elle jetait un discrédit sur tout le mouvement de l'*Aufklärung*. En établissant une équivalence entre spinozisme, fatalisme et athéisme, Jacobi, ce partisan de la non-philosophie et du fidéisme, laissait ainsi entendre que la rationalité moderne conduit inexorablement à l'abandon d'un Dieu personnel.

Les trois textes réunis ici portent en fait sur une étape ultérieure de cette querelle très riche en rebondissements. À compter de 1786, en effet, le débat se déplace du côté de Kant, héritier critique d'une philosophie axée sur le concept de raison, alors que dans la première phase de la querelle Jacobi met sur la défensive le rationalisme de l'école leibnizo-wolffienne incarné par M. Mendelssohn. Dans ses *Heures matinales ou leçons sur l'existence de Dieu*, ce dernier s'était porté à la défense de son défunt ami Lessing en cherchant à atténuer, face à l'opinion publique, la portée des sympathies spinozistes de l'auteur de *Nathan le sage*. En janvier 1786 toutefois, la mort subite de Mendelssohn prive les partisans des Lumières allemandes de leur avocat officiel. C'est donc malgré lui et après avoir cédé aux instances de son collègue berlinois J. E. Biester que Kant décide d'intervenir dans le débat en publiant en octobre 1786 son article « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? ».

La contribution de Jean-Mikaël Guédon nous aide à comprendre pourquoi Kant a pu d'abord se croire dispensé de se jeter dans la

mêlée. Dans la livraison d'août 1786 du *Teutscher Merkur*, Karl Leonhard Reinhold publie les deux premières d'une série de *Lettres sur la philosophie kantienne* dans lesquelles il montre que Kant ne doit pas être associé sans plus à l'un des deux partis en lutte mais que la philosophie critique recèle toutes les ressources requises pour désamorcer le débat. C'est que Reinhold, penseur doué d'une remarquable perspicacité, sait exploiter le concept de « foi rationnelle » présent à l'état embryonnaire dans la première *Critique*. On le voit, l'expression rassemble en une formule les deux partis en présence : foi et raison. Jean-Mikaël Guédon développe son argumentation en faisant intervenir en parallèle la contribution de T. Wizenmann qui, tout comme Reinhold, refuse de renvoyer dos à dos la foi et la raison, mais qui, loin de reprendre la définition critique de la raison, désamorce le conflit en se réclamant d'une raison dont les prérogatives sont revues à la baisse.

Dans son article, Amadou Barry expose la réaction de Wizenmann à « Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? ». Monsieur Barry nous livre tout d'abord un compte rendu de la position de Kant qui, comme Reinhold, montre les vertus d'une croyance en Dieu fondée sur la raison, et non pas simplement sur des témoignages historiques, tel que le propose Wizenmann. Ce dernier ne tarde pas à réagir, de manière fort habile d'ailleurs, en publiant une lettre « À Monsieur le professeur Kant... » (février 1787). Il conteste ouvertement la thèse de Kant selon laquelle l'existence de Dieu est attestée pour le sujet moral par un « besoin de la raison ». Comment en vérité un simple besoin subjectif peut-il entraîner l'existence de ce qui est susceptible de le satisfaire ? Ne faut-il pas plutôt prendre pied d'emblée dans le monde objectif, en se référant par exemple aux religions historiques ?

La contribution de Marie-Hélène Audy illustre dans quelle mesure la charge menée par le fidéisme se déplace graduellement en direction de la raison critique. Plutôt que de voir dans le concept de foi rationnelle l'élément qui vient trancher le nœud gordien, Jacobi s'oppose à cette philosophie qui en définitive accorde une primauté à la raison sur la foi. Or Jacobi ne se contente pas de mener son attaque sous la forme d'une critique externe. Au contraire, sa connaissance profonde de la *Critique de la raison pure* lui permet de produire une critique de la philosophie kantienne à la fois pertinente et des plus lourdes de conséquences. Cette critique est consignée dans l'«

Appendice » de l'ouvrage de Jacobi sur *David Hume* (1787) et il n'est pas exagéré de dire que sa portée déborde largement le cadre de la querelle en anticipant de manière prémonitoire ce qui deviendra l'idéalisme allemand. Jacobi fait voir en effet que la chose en soi demeure un corps étranger dans l'édifice critique et qu'un kantisme développé de manière conséquente mène en vérité à l'« idéalisme le plus énergique qui ait jamais été professé ». Fichte, pleinement d'accord avec Jacobi sur ce diagnostic, mènera pour sa part cette tâche à terme.

Ce séminaire qui s'est tenu à l'hiver 2009 a donné lieu à des échanges très riches dont j'ai beaucoup retenu. J'ose croire qu'il en a été de même pour les participants, dont je salue ici le travail remarquable et l'engagement indéfectible.

Claude Piché
Professeur titulaire
Département de philosophie
Université de Montréal

